

## Éduquer ses enfants aujourd'hui

Aldo Naouri  
25/11/08  
DERPAD PARIS  
Espace Reuilly  
75012

Bonjour,

Mes collègues intervenants qui ont parlé avant moi se sont tous déclarés intimidés par l'importance du public auquel ils s'adressaient. Je partage leur sentiment. Mais pendant tout le temps où je les écoute, ce sentiment s'est redoublé chez moi d'un malaise grandissant : j'ai l'impression que le topo que j'ai préparé est hors sujet ; je m'apprêtais à y renoncer quand je me suis aperçu que le sous-titre du colloque était : « De l'art d'accommoder les enfants ». C'est donc de ce sous-titre que je m'autoriserai puisque je vais parler d'éducation. Et d'éducation de l'enfant destiné à être « sain ». Ce qui va bien au delà du cadre de la pathologie dont il a été question jusque-là

Je voudrais vous signaler à ce propos que le titre qui a été donné à mon intervention est un condensé de celui de mon dernier livre.

Et que jamais aucun de mes treize précédents ouvrages n'a eu un tel retentissement.

Outre le courrier considérable qu'il m'a valu – aussi bien par voie postale que par courrier électronique –, il m'a posé et continue de me poser de gros problèmes d'agenda en raison de la quantité inattendue de demandes d'interview et d'interventions dont je suis l'objet et qui émanent, soit dit en passant, de partout en France, d'Europe et même d'autres parties du monde !!

Les très nombreuses rencontres que j'ai déjà eues avec le public m'ont permis de constater que, derrière l'intérêt consistant qu'il porte au sujet dont je traite, ce dernier manifeste une inquiétude dont il semble ne pas cerner la cause alors même qu'elle ne cesse pas de le taquiner.

Il en irait comme si, à elle seule, la simple référence à la notion d'éducation le renvoyait à la promesse d'une forme de soulagement !

Mais de quoi donc le public souhaiterait-il et penserait-il pouvoir être ainsi soulagé ?

Rien moins – et il le dit quand il s'exprime – que des interrogations torturantes qui le travaillent quand il cherche à trouver la bonne attitude dans sa relation aux enfants. Ce qui n'est ni mince ni négligeable quand il est confronté à la quantité d'informations, souvent contradictoires au demeurant, qui prétendent lui apporter la bonne réponse à sa quête.

Un problème de communication somme toute !

Inévitable, dira-t-on.

Regrettable néanmoins, infiniment regrettable, ajouterais-je.

Et les organisateurs de ce colloque peuvent témoigner des dispositions dont je fais état ici. Puisque j'ai discuté avec eux, pratiquement ligne à ligne et mot à mot, leur texte de présentation avant d'accepter de prendre la parole.

C'est dans un égal souci de rigueur que j'ai pris le parti de continuer de travailler sur les formulations de mon propos pour le rendre le plus clair possible.

Et je vais m'en expliquer.

Pourquoi, tout d'abord, ai-je soudain décidé de consacrer un ouvrage tout entier à l'éducation précoce ? Et de l'écrire en le divisant en deux parties complémentaires, l'une théorique et l'autre plus pratique, plus terre à terre, quasi prescriptive !

En premier lieu, en raison de mon expérience professionnelle de pédiatre.

Voilà des dizaines d'années que j'ai centré mon attention et mon travail sur ce secteur. Pas seulement au sein de mes consultations, mais dans mes précédents ouvrages : chacun d'eux témoigne en effet de l'étude approfondie d'un axe de la relation parents-enfants où se manifeste un obstacle à la menée de l'éducation. Mes livres *Une place pour le père*<sup>1</sup>, *Les filles et leurs mères*<sup>2</sup>, *Les pères et les mères*<sup>3</sup>, témoignent très précisément de ce souci.

Le second facteur qui est intervenu dans ma décision d'aborder de front ce sujet provient de la publication en septembre 2007 du constat du Haut Comité de l'Éducation nationale, à savoir que 40% es élèves entrant en sixième ne maîtrisaient pas le langage écrit et le calcul.

40%, c'est énorme ! 4 sur 10, presque 1 sur 2 !!

Les enseignants n'ont pourtant pas plus changé que leurs méthodes pédagogiques. La preuve en est qu'ils continuent d'écrire les mêmes appréciations que celles qui avaient déjà cours du temps de ma propre enfance : « Ne travaille pas assez », « Distrait », « Manque de concentration », « Ne fait aucun effort », etc.

Les programmes quant à eux n'ont pas non plus beaucoup changé. Et quand ils l'ont fait, ils ont été plutôt allégés qu'alourdis !

Alors ?

Alors, ce qui a dû changer, c'est le dernier terme de l'équation, c'est à dire l'enfant.

C'est ce que constatent les enseignants qui en témoignent<sup>4</sup>.

Mais aussi et surtout la clinique et l'environnement dont elle s'est pourvue. Jamais on n'a vu en effet une telle multiplication des rééducateurs de toutes obédiences : des orthophonistes aux psychomotriciens en passant par les psychologues et les orthodontistes, ce sont des secteurs professionnels entiers qui ont prospéré ; et s'ils sont parvenus à le faire à ce point en moins de trois décennies, c'est qu'ils ont rencontré, comme le dirait Marx, un marché demandeur florissant.

Ce qui n'est pas sans renvoyer à une série de vérités fortes qui semblent avoir été oubliées.

---

<sup>1</sup> Paris, Seuil, 1985

<sup>2</sup> Paris, Odile Jacob, 1998

<sup>3</sup> Paris, Odile Jacob, 2004

<sup>4</sup> Segal, Michel : *Autopsie de l'école républicaine*, Gémenos, Autres temps, 2008

Lorsque Kant, par exemple, dit de « l'espèce humaine (qu'elle) est la seule espèce animale qui ait besoin d'être éduquée,

lorsque Danton martèle qu'« après le pain, c'est d'éducation que le peuple a besoin »,

l'un et l'autre entendent cet humain comme ne pouvant pas être autre que « cet animal social » dont parle Aristote ; et dans la foulée, ils insistent sur le fait que l'éducation est la seule entreprise qui puisse l'aider à atteindre sa condition.

Ce à quoi nous renvoient ces considérations, c'est à ce que la psychanalyse elle-même dit du social quand elle affirme que seuls les névrosés peuvent tisser un lien social.

Ainsi énoncée, cette affirmation qui fait référence à la névrose n'est peut-être pas sans poser problème.

Surtout si on la réfère au fameux échange entre Marie Bonaparte et Freud. On sait qu'à la question précise que lui posait la princesse, à savoir « quelle peut être la conduite éducative susceptible de prévenir la névrose des enfants ? », ce dernier a répondu : « De quelque façon qu'on s'y prenne, on s'y prend mal ».

Mais le problème qui serait ainsi soulevé viendrait de la confusion possible entre deux contenus différents du mot « névrose ».

Le même mot désigne en effet

- ce qu'on pourrait qualifier du terme de maladie, et qu'il importerait en conséquence de prévenir, quand on parle de névrose phobique, de névrose obsessionnelle, de névrose d'échec ou de névrose hystérique,
- et ce qui constitue une structure psychique qui différencie la névrose de la psychose ou de la perversion.

Or, en tant que structure psychique, la névrose est la chose la mieux partagée du monde.

Quand on parle d'un individu « normal » ou « équilibré », il faut entendre rien moins qu'un individu « correctement névrosé, normalement névrosé ».

Et il est heureux qu'il le soit, puisque sa structure lui permet de tisser du lien social, de fabriquer des sociétés et d'y vivre sans trop grande souffrance avec l'ensemble de ses déterminants.

À quoi cela tient-il ? Au fait qu'un tel individu dispose d'un mécanisme psychique, le fantasme, qui lui permet plus ou moins facilement

- de refouler ses pulsions,
- de supporter sa frustration et de la dépasser voire de la sublimer
- et d'en faire parfois une philosophie ou un mode d'action.

Il n'éprouve pas en conséquence le besoin irrépressible de passer à l'acte.

Ce qui fait qu'il a la capacité de tenir compte, et qu'il tient compte, de l'existence de son voisin et de l'autre en général qu'il respecte quand il ne le craint pas.

Tout cela ne signifie pas que le névrosé soit un agneau ou qu'il soit en tous points satisfait de son sort. Mais disons qu'il « fait avec » sa condition.

Quand on prend acte de cela on peut en déduire que le tout premier devoir des parents à l'endroit de leurs enfants serait rien moins que de les névrotiser, pour en faire des adultes de qualité susceptibles de s'inscrire sans trop de mal dans leur environnement social.

Comme pour remplir leur tâche, les parents doivent ordonner, diriger, interdire, priver, frustrer, marquer des limites, discipliner, etc., et que leurs enfants sont naturellement soumis à

la tyrannie de leurs pulsions ils sont immanquablement vécus par ces derniers, comme directement responsables de ce qui semble leur « manquer » dans la vie.

Et là, nous avons ce qui constitue le cœur du malaise que les parents ressentent aujourd'hui plus que jamais devant leurs enfants et en particulier pour ce qui concerne les problèmes de leur éducation.

Les sociétés qui se sont succédées, en particulier dans notre sphère occidentale, ont été jusqu'à ces dernières décennies, des sociétés de pénurie.

Le credo qui y circulait était du type « Dans la vie, on ne peut pas tout avoir ».

Ce credo, à lui seul, conditionnait le comportement parental :

- les parents faisaient comme ils le pouvaient ce qu'ils croyaient pouvoir faire sans se préoccuper de savoir si leurs enfants allaient ou non les aimer.
- Et les enfants faisaient ce qu'ils pouvaient pour essayer d'obtenir le plus possible de ce tout impossible à avoir. L'effort et la dynamique qu'il met en œuvre se trouvaient automatiquement au rendez-vous.

L'éducation, aussi bien dans son esprit que dans sa mise en œuvre, devait aller de soi et ne pas poser de grand problème.

Il appartenait aux parents « d'élever » leurs enfants. De les « élever », au sens ascensionnel du terme.

En les hissant depuis leur bas niveau de conscience du monde et de ses règles, au niveau le plus élevé possible dont l'exemple était celui du chef – *Dux, ducis*, est le terme latin dont dérive le mot éducation.

Les sociétés d'abondance, dans lesquelles nous nous trouvons depuis quelques décennies, soutiennent qu'elles sont désormais capables de tout apporter à chacun. Ce qui, à bien des égards, est d'ailleurs vrai et suffisamment agréable pour qu'on ait à s'en féliciter.

Le problème qui a surgi, au sein de ce progrès matériel appréciable, c'est que, soumises à une logique de consommation effrénée, ces sociétés, de séduisantes sont devenues séductrices et ont redoublé leur message d'un regrettable « vous avez droit à tout » qui s'est mis à viser en premier lieu l'enfant :

- Droit au bonheur,
- droit à la santé,
- droit au respect,
- droit à la libre expression,
- droit à la satisfaction des revendications,
- droit à l'amour,
- droit à l'enfant.

Lequel enfant, puisqu'il a droit à tout, n'a plus aucune raison logique, pour sa part, de produire le moindre effort pour obtenir ce qu'il désire. Et que le droit qui lui est ainsi consenti, ne va pas seulement lui être formellement reconnu par une Convention Internationale, mais par la place sommitale qui va lui être dévolue dans la constellation familiale<sup>5</sup> : les parents devront se mettre à son entier service et se faire les prêtres de son système pulsionnel auquel, *volens nolens* et en toute innocence, ils le laisseront totalement livré. Ils ne pourront plus l'« élever » au sens ascensionnel du terme et ils le laisseront addicté

---

<sup>5</sup> J'ai fait partie, en 1989, de la commission de quinze experts nommée par le Gouvernement afin de l'aider à savoir s'il fallait ou non ratifier cette Convention. Après que nous ayons eu exposé nos arguments respectifs déconseillant à l'unanimité cette ratification, nous avons appris, de la bouche de M. Michel Rocard, Premier Ministre de l'époque, que la Convention avait été ratifiée six mois auparavant !

au plaisir qui fera de lui l'enfant tyran dont ils viendront parfois se plaindre avant qu'il ne soit trop tard.

Ce qui est le plus grave dans tout cela, c'est que cette manière de procéder est proprement perversogène. C'est à dire qu'elle va contribuer à conférer à l'humain en construction une structure psychique perverse.

Or à l'inverse de la structure névrotique dont elle est le parfait négatif et auquel elle s'oppose point par point, la perversion est une structure proprement pathologique aussi bien dans son fonctionnement immédiat que dans ses effets à long terme.

La psyché du pervers ne comporte tout simplement pas, en effet, le mécanisme du fantasme.

Le pervers ne peut donc

- ni refouler
- ni supporter la frustration.

Il est à l'écoute attentive de son seul désir et attend patiemment, quand il n'œuvre pas pour le faire, le moment de passer à l'acte pour le satisfaire.

En se riant bien évidemment des lois qu'il contourne sans le moindre état d'âme et en instrumentalisant l'autre avec lequel il ne tisse strictement aucun lien social.

Tout cela donne au pervers une aura considérable, au point qu'il fascine littéralement le névrosé. Il le fascine tant que, non seulement il l'entraîne – par l'effet de ce que M. Houzel a appelé « contagiosité psychique » – à adhérer à sa logique avec une foi de catéchumène, mais qu'il en fait son plus ardent défenseur et le promoteur infatigable de sa vision du monde. Sans bien sûr lui faire savoir que lui, le pervers, vit dans un immense malheur qui lui fait envier... le névrosé !

Le destructeur du lien social parvient ainsi à mettre au service de son objectif les auteurs même de ce lien. Son objectif consiste à promouvoir par toutes sortes de moyens l'individualisme et l'idéologie du « chacun pour soi et que le meilleur gagne ». Une manière au mieux fasciste au pire naturelle, autrement dit barbare.

Je vous signale, au passage et pour votre information, que, sur le plan biologique, c'est la stratégie exacte des rétro-virus !

La perversion a toujours existé. Et elle n'a pas été seulement négative dans l'évolution des sociétés. Le comportement des pervers a eu parfois pour mérite de désinhiber certains névrosés et leur a permis de prendre des initiatives qui ont produit des résultats appréciables. Il suffit, pour s'en convaincre de se reporter aux mythologies, à l'Odyssée, au texte biblique de l'Exode, ou à la vie de Christophe Colomb ou de Magellan.

On pourrait dire de la perversion qu'elle serait comme un condiment utile, comme le sel, le poivre ou le sucre de la cuisine quotidienne.

C'est l'importance qu'elle a pris dans nos sociétés consuméristes de l'image qui pose problème, non seulement pour le fonctionnement de ces sociétés mais pour leur devenir. Usant de tous les moyens qu'offre la séduction,

- depuis le respect méticuleux du droit de chacun qu'offre l'idéal démocratique
- jusqu'aux slogans tels que « Il est interdit d'interdire » ou « Jouir sans entrave », « tout vaut tout », « rien e vaut rien », etc.

elle fait tâche d'huile. Elle ne contamine évidemment pas les vieilles badernes comme moi, mais elle s'attire la sympathie et l'adhésion des jeunes parents soucieux de se faire aimer de

leurs enfants – comme si la chose pouvait être possible !! – et les enfants des générations montantes.

Je ne voudrais pas terminer cet exposé sans montrer rapidement combien, au sein même du développement de l'enfant, le discours pervers a réussi à brouiller les cartes.

Il faut savoir que jusqu'à 9 – 10 mois le nourrisson est convaincu d'être un morceau de cette mère attentive et prévoyante dont il disposait depuis sa gestation.

Son développement l'amène vers la fin de cette première année à comprendre qu'il est lui, coupé de sa mère.

L'immatunité qui est la sienne et dont il prend conscience va lui faire vivre sur un mode tragique les défauts récurrents inévitables de la toute disponibilité de sa mère.

Il va en conclure que si cette dernière lui assure sa survie, elle pourrait décider de ne pas le faire.

La toute puissance dont il la crédite va l'engager à développer contre elle sa propre toute puissance. Il entre alors pour environ deux ans dans cette phase de caprices et d'opposition dont se plaignent toutes les mères sans exception.

Si, au motif qu'il serait « une personne » comme on le lui a dit en insistant sur le fait, cette dernière devient sa vestale, elle l'ancre dans la certitude du scénario faux qu'il s'est construit. De là à le persuader qu'elle serait même dotée d'un pénis, il n'y a qu'un pas ! « À mère sainte fils pervers » professait Lacan. La formule est on ne peut plus heureuse.

Il ne reviendra sur la certitude qu'il s'est forgée que si sa mère ne se laisse pas prendre à sa stratégie et qu'elle entreprend de réagir à ses comportements, de le discipliner et de le frustrer, toutes choses qui entrent dans son devoir d'éducatrice.

Mais quelle mère, gavée aujourd'hui de ce discours piégeant parce qu'il dégouline de considérations sur son devoir d'amour, peut entendre un tel propos ?

Et le père dans tout cela, me direz-vous ?

Le grand perdant, vous répondrai-je, le premier à être passé à la trappe dans une atmosphère de soulagement consensuel. Les quinze jours de « congé de paternité » qui lui ont été consentis ayant fini de l'achever.

La seule lueur d'espoir, que je garde et qui fait que j'ai accepté de prendre la parole ici, réside dans les centaines de lettres que j'ai reçues à la suite de mon livre de jeunes parents qui m'en remercient.

Mais c'est une lueur faible. Très faible. Car le combat est inégal sinon déjà largement perdu.